L'urbain anthropocène

Un nouveau champ des possibles[1]

Vincent MIRZA
Université d'Ottawa

La pandémie marque le moment contemporain et souligne l'importance de deux défis auxquels nous faisons face : la croissance fulgurante des villes et la crise climatique. Ces deux phénomènes ne sont pourtant pas nouveaux, mais ils avaient gagné en intensité de façon exponentielle dans les deux dernières décennies. Ils ont aussi été souvent relégués au second plan et dilués dans le discours de la croissance inévitable, nécessaire et de la mondialisation à tout prix (Latour 2017). Alors que le monde a dû se réorganiser pour faire face au virus Covid-19 et à ses mutations, les espaces urbains ont été profondément affectés dans leur fonctionnement, nous obligeant à repenser par exemple le travail, la mobilité, l'approvisionnement, les espaces publics insérant les villes dans une double contradiction : la nécessité d'augmenter la densification des espaces urbains pour des raisons environnementales et l'augmentation du besoin d'espace à cause du virus. Tout cela s'inscrit aussi dans un contexte (qui est aussi la cause) de déforestation massive, de trafic d'animaux ou encore de notre rapport aux écosystèmes qui a révélé la faiblesse et les impasses de notre relation à l'environnement. Ce mode relationnel problématique a augmenté la probabilité d'être en contact avec des zoonoses et s'arrime à la question urbaine.

C'est ce que l'urbain anthropocène tente de mettre en évidence, non pas pour cristalliser une nouvelle définition, mais plutôt une problématisation, pour reprendre le mot de Foucault, du monde contemporain. Il suppose que les villes sont à la fois la cause et la solution de la crise climatique que nous traversons et le reflet de notre incapacité à penser la relation avec la nature. De plus, la mise en avant de ce nouveau concept est aussi une réflexion sur la condition d'existence et de production de la

[1] Ce chapitre fait suite à l'entrée « Urbain anthropocène » publiée dans *Anthropen*.

connaissance. C'est ce à quoi le commun du « faire ville » et de l'utopie nous convient, en nous invitant à penser l'avenir de notre discipline qui est prise entre le temps long de la pratique scientifique et le temps court et engagé de l'urgence climatique, de la crise sanitaire et des enjeux du moment contemporain.

Ainsi, la notion d'urbain anthropocène se constitue à la confluence de deux transformations majeures des mondes contemporains. Elle met l'accent à la fois sur les relations entre la crise environnementale et sur les enjeux urbains du XXI^{e} siècle.

Le terme d'anthropocène a été avancé par Crutzen et Stroemer (2000) afin de désigner une nouvelle ère géologique (ou plus précisément « a geological time interval ») caractérisée par la prédominance de l'activité humaine qui altère la Terre à différents niveaux. Dans cette proposition, il n'est plus possible de penser que nous soyons dans la période géologique « stable » de l'Holocène. Cette hypothèse a été notamment débattue dans les cercles de la géologie sous l'égide de l'Anthropocene Working Goup de la sous-commission sur la stratigraphie du quaternaire de la Commission internationale de stratigraphie. Cette dernière a confirmé dans un rapport intermédiaire en 2016, puis lors d'un vote en 2019, que nous sommes entrés dans une ère où l'activité humaine s'impose comme une force géologique à considérer et que nous sommes au début de l'ère de l'anthropocène (Latour 2017 ; Anthropocene Working Group 2019). De nombreux phénomènes sont associés à l'Anthropocène, qui désigne la relation entre l'activité humaine et les transformations de la planète à une échelle et une intensité encore jamais vues dans l'histoire de l'humanité : érosion, perturbation des cycles du carbone, de l'azote, du phosphore, réchauffement climatique, acidification des océans, prolifération d'espèces invasives, perte de la biodiversité ou encore démultiplication des technofossiles, pour ne citer que quelques exemples. L'Anthropocène est devenu, selon l'expression du Dr Zalasiewicz, un super-hyper-objet (Gemenne 2019).

Cet aspect englobant de l'Anthropocène, mais aussi sa récupération par les sciences sociales et d'autres disciplines, est aussi à l'origine des nombreuses critiques formulées à son endroit, puisqu'il désigne un ensemble de phénomènes qui touchent à la fois l'extractivisme, l'extinction des espèces, la relation humain-non humain, l'épuisement des ressources, l'alimentation, ou encore le réchauffement climatique, pour ne mentionner que quelques-uns des thèmes.

Ainsi, l'idée d'anthropos met l'accent sur un ensemble d'activités humaines en ignorant la relation au non-humain. Elle a donné lieu à une série de discussions et de nouveaux concepts tels que le Plantationocène ou le Chthulucène (Harway 2016), qui soulignent les impasses d'une telle approche.

En cela, la distinction que propose Descola entre l'anthropisation et l'Anthropocène est utile (Descola 2018). L'anthropisation désigne un processus qui a façonné la planète sur une durée de 200 000 ans de « coévolution » entre les humains et les non-humains. L'Anthropocène, lui, inclut à la fois les modifications des écosystèmes locaux et un effet cumulatif, accélérant et systématique du fonctionnement climatique qui s'inscrivent dans l'histoire de l'humanité à partir de la révolution industrielle. Autrement dit, l'Anthropocène n'est pas seulement une période géologique hypothétique qui succèderait à l'Holocène, mais bien un ensemble de processus qui ont été

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

et qui sont encore caractérisés par le développement du capitalisme comme l'a bien montré Moore (2015). Ces transformations s'inscrivent de manière particulièrement probante à partir des années 1950. C'est ce que Steffen *et al.* (2015) ont nommé la grande accélération, qui culmine avec l'atteinte des limites des systèmes biophysiques (réchauffement climatique, déclin de la biomasse et de la biodiversité, extinctions des espèces, épuisement des ressources et des sols, etc.).

La grande accélération permet aussi de qualifier les responsabilités de ces altérations en les liant clairement au développement du capitalisme industriel, de la modernité en Occident et dans d'autres pays, notamment à travers l'émergence de nouvelles économies avancées et la croissance des villes. C'est d'ailleurs l'un des problèmes de la notion d'Anthropocène. Elle fait l'impasse sur ce développement inégal qui a émergé d'abord avec les colonies, l'impérialisme, et par la suite le développement des marchés financiers globaux et l'extractivisme à grande échelle dans un contexte d'inégalités croissantes (Descola 2018 ; Hetherington 2019 ; Tsing 2004).

L'idée de capitalocène proposée par Moore (2016) reflète bien l'importance de ces processus et la nécessité de les penser de façon située et relationnelle, ou plutôt comme une façon d'expliciter que le capitalisme est une façon d'organiser la nature et de la définir (Moore 2016). Ici Moore insiste sur les limites du concept d'Anthropocène qui nous empêche de penser l'origine de la crise contemporaine qui se situe dans des « structures de pensée » (Moore 2018 : 12), dont notamment le dualisme cartésien qui fonde l'opposition nature-société qui sera reprise dans le projet colonial, impérialiste et capitalise de cartographier et cataloguer le monde, fixant l'idée du monde dans le projet d'accumulation des richesses (Moore 2018 ; Stein et al. 2019).

Ainsi la proposition de l'urbain anthropocène nous rappelle que le capitalisme s'incarne à la fois dans les processus urbains et le régime climatique (Gordillo 2019 ; Moore 2016) et que cela constitue un cadre d'intelligibilité afin de réfléchir au lien entre l'urbanisation accélérée de la planète et la crise climatique, mais aussi pour retrouver une posture qui ne prend plus pour acquis les cartographies de la modernité ou l'idée du globe (Ingold 1993 ; Latour 2015).

En ce sens, les villes, et surtout le développement des processus urbains, sont intimement liés au capitalisme et au fondement de représentations qui divisent la nature et la ville, la nature et la société. Comme l'a déjà souligné Berque (2010), l'idée même de nature n'existe que depuis que la ville existe et ces conceptions ont un impact majeur sur les représentations de l'environnement et le rapport à ce dernier. Cette vision qui s'est renforcée tout au long du processus colonial et industriel a profondément modifié la planète. En fait, il est de plus en plus clair que la façon dont les villes ont été pensées en s'articulant à la croissance et aux différentes périodes industrielles semble atteindre ses limites en mettant en jeu l'habitabilité de la terre, ou l'écoumène comme disent les géographes.

En effet, pendant longtemps au XX^{e} siècle, les études urbaines ont fondé leurs méthodologies sur une vision territorialiste et contenue de la ville (Brenner et Schmid 2014a ; Brenner et Schmid 2014b). Cette approche suppose que la ville soit un espace distinct, circonscrit et limité, séparé de la nature ou de la campagne, donc séparé de

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

son extériorité territoriale. Il est cependant assez clair qu'à partir des années 1980, et en tout cas depuis la chute du mur de Berlin, les flux globaux (Appadurai 1996) ont mis à mal cette vision relativement monolithique de la vie urbaine et de la dynamique des villes (Sassen 1991). Cette vision de la condition urbaine est devenue obsolète et elle ne permet pas de faire face aux défis démographiques, économiques, écologiques et infrastructurels majeurs des sociétés contemporaines alors que plus de 50% de la population de la planète vit maintenant dans des villes.

Ces défis prendront bientôt une ampleur jamais vue puisque les prévisions annoncent que, d'ici 2050, six milliards de personnes vivront dans les villes. Pour répondre à cette situation, il faudrait créer une ville pouvant loger un million d'habitants chaque semaine (United Nations 2017), et cela dans un contexte de crises climatiques et sanitaires qui jouent et joueront un rôle prépondérant dans le futur des villes. Il est donc essentiel de penser de nouveaux paradigmes pour faire face aux défis majeurs du XXI^{e} siècle, lesquels doivent être à la fois compris dans un contexte de flux (populations, finance, marchandises, etc.) globaux et des contraintes contextuelles locales propres aux enjeux culturels et sociaux des villes. C'est bien en analysant comment ces forces et ces flux se conjuguent dans des conditions divergentes, souvent se produisant mutuellement, que l'on pourra comprendre l'accès et la répartition différentielle de la richesse, de la structuration de la misère, des migrations, des exclusions ou encore des développements spatiaux inégaux. Ainsi, il est nécessaire de comprendre comment ces processus recomposent et décomposent les espaces urbains et, dans un contexte capitaliste, inscrivent l'accès différentiel aux ressources dans des structurations inégales de l'espace, des lieux et des relations sociales.

Si les technologies, les migrations, les imaginaires, bref les processus de la globalisation influencent les bases matérielles de la vie urbaine, les processus d'accumulation et de dépossession du capital structurent les espaces et la vie quotidienne dans les villes (Harvey 2004). Ces structurations se sont déployées à travers un réseau complexe d'infrastructures, de droits économiques, sociaux et écologiques, et autres. Ces transformations se matérialisent dans les circuits densément enchevêtrés du travail, des formes culturelles et sociales ou encore par la formation des espaces publics.

Ces contraintes et la réalité des régimes climatiques sont aussi une injonction « à atterrir » et à insister sur les espaces et leur matérialité comme le signale Latour (2017). Ainsi les connexions globales doivent aussi se matérialiser dans la multiplicité des espaces urbains qui sont inscrits dans l'histoire, le social, le tissu urbain, le politique, le culturel, le non humain. Toutes ces dimensions s'inscrivent, se lient et créent des liens dans les espaces de vie et des cartographies potentielles (Aït-Toutati, Arènes et Grégoire 2019).

Cette invitation à repenser la ville et l'urbain doit aussi se voir comme une critique de la ville qui ne représente plus (si tant est que cela ait déjà été le cas) le caractère fondamental des mondes urbains et de leurs réalités complexes et différentielles en termes d'échelles, de formes et de contenus. C'est d'ailleurs la tâche des mouvements récents en théories urbaines critiques. Le caractère fondamental des villes doit être souligné dans ses aspects « polymorphes » et « multiscalaires » qui ne peuvent être compris simplement comme « une condition singulière dérivée de la réplication en sé-

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

rie de conditions sociospatiales spécifiques (par exemple les agglomérations) ou type d'habitats (par exemple, des lieux avec une grande population dense et / ou hétérogène) à travers le territoire » (Brenner et Schmid 2015). C'est donc une invitation à repenser la façon dont les villes sont conceptualisées loin de ce que Agier (AOC 2020) appelle *les urbanismes autoritaires, professionnels et surplombants* ; tout ce que Lefebvre n'aimait pas en somme. Il faut donc penser la ville avec un regard critique face aux idéologies qui légitiment les modes de domination en proposant des alternatives analytiques qui déchiffrent les contradictions, les flux, les mouvements de la ville et dans la ville. Par exemple, nous pouvons penser la ville en termes de production de l'espace et du droit à la ville de Lefebvre (2009) en mettant l'accent sur les trajectoires dans la ville, sur l'expérience de l'urbanité. Cela évoque aussi bien des trajectoires de populations migrantes que des trajectoires de la vie quotidienne, en passant par la production de l'espace bâti, du patrimoine et du logement ou encore par la formation de l'espace public et de la culture publique qui articulent ces trajectoires sociales et physiques du quotidien (Lefebvre 2009). Par exemple, ces espaces sont médiatisés par les tiers lieux, les utopies et les hétérotopies urbaines ou encore l'architecture, qui structurent les expériences de la ville et du quotidien. Ainsi, l'urbain est aussi une expérience quotidienne qui façonne les représentations du monde, les relations, les résonances ou encore l'accélération de la vie contemporaine (Rosa 2012). La vie quotidienne dans la ville et de la ville façonne l'expérience du monde, articule des relations particulières au temps et à l'espace.

Autrement dit, le lien se constitue toujours à partir d'une expérience vécue, d'une temporalité.

C'est ce que Thierry Paquot souligne dans son ouvrage sur la mesure et la démesure des villes en évoquant la topofiction. En effet, les villes et l'urbanisation ne doivent pas être seulement pensées à partir du *topos*, du lieu ou d'un espace localisé car tout (ou presque tout) est toujours en mouvement (Paquot 2020 : 210). Ce qui fait lieu, territoire, ville, c'est l'expérience des rythmes, des sens et des temporalités qui se conjuguent dans l'espace des villes (*Ibid.*) et cette expérience de la ville et de l'urbanité est étroitement liée à des facteurs sociaux et historiques qui tracent et retracent des trajectoires de la vie des villes.

Le développement des villes ne peut plus être décrit à partir des modèles de la ville telle qu'elle a été pensée et qu'elle s'est constituée en grande partie au XX^{e} siècle. À l'heure des mégalopoles, des villes tentaculaires, des villes dortoirs qui se font et se défont, il faut repenser les modèles qui rendent compte de ces réalités. D'abord, comme je l'ai mentionné plus haut, en s'inscrivant à l'instar de Brenner (2018) dans une mouvance d'études urbaines critiques pour mieux en comprendre les dynamiques et les structurations. Ensuite, en saisissant ce qui compose la ville, c'est à dire des dynamiques sociales, économiques, politiques, de la formation du commun. Pour reprendre Sennett, la ville est une promesse de libération depuis la Renaissance et constitue à la fois le projet politique économique social, mais aussi un espace utopique où peuvent se réaliser les promesses d'une vie meilleure (Sennett 2019). Mais elle sépare aussi, refoule, s'étale ou emprisonne dans des ghettos ceux qui n'ont pas accès à la justice et à la répartition des richesses. L'anthropologie a bien entendu son mot à dire dans la

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

genèse de ces espaces de vies, dans les expériences de la ville et de son arrimage aux croyances, à la consommation, au travail, aux loisirs, etc. D'ailleurs, Arjun Appadurai et Carol Breckenridge, en fondant la revue *Public Culture* dans les années 1980, ont été les précurseurs de cette anthropologie publique qui engage les acteurs, les réseaux, les expériences de la vie quotidienne qui sont constitutives du futur des villes et donc d'une utopie en devenir. La ville crée des mondes communs, des échanges, des flux, des partages et des rencontres.

En évoquant tour à tour les enjeux autour du concept d'Anthropocène puis, dans la perspective des études urbaines critiques, des enjeux autour de la notion de ville et de processus urbain, j'ai voulu mettre l'accent sur une série de défis conceptuels qui répondent au besoin de comprendre et d'étudier autrement un monde en pleine transformation qui nous pose une série de défis majeurs.

Ces défis sont également une injonction à repenser les relations de recherche et la mobilisation du savoir en engageant les acteurs de la société civile, les chercheurs ou encore les artistes dans le développement des connaissances et des solutions pour les futurs urbains. En cela, l'urbain anthropocène est une tentative utopique qui tend à vouloir faire exister un ensemble de propositions, un appel au renouveau théorique et méthodologique pour faire face à la situation urgente et sans précédent de la crise climatique dont le salut se trouve indéniablement dans le renouveau des villes. C'est d'ailleurs l'un des intérêts de ce mot, « Anthropocène », celui d'ouvrir le débat et les collaborations entre les disciplines au sujet de la condition contemporaine.

Dans cette perspective, les villes, ou plutôt les espaces et les processus urbains arrimés à l'urgence climatique, sont les espaces privilégiés pour une anthropologie publique qui engage les acteurs, les réseaux, les expériences de la vie quotidienne qui sont constitutives du futur des villes et donc d'une utopie en devenir. Une armada de critiques et de nouvelles postures épistémologiques (post-humanistes, postcoloniales ou décoloniales, collaboratives, féministes, co-productions de savoirs, etc.) sont autant de tentatives de transformer cette équation afin de rendre l'anthropologie publique et collective, afin que nous puissions sortir de l'académie pour participer à la cité de demain. Ces problèmes et ces critiques ne sont pas nouveaux et depuis quelques années des approches se développent afin de repenser les formes de connaissances et leurs objets, mais aussi la pratique des disciplines et leur relation au monde. Comment alors à la fois penser les espaces urbains de demain, les enjeux écologiques et comment penser l'avenir d'une anthropologie capable d'en rendre compte et les enjeux écologiques qui sont maintenant le troisième terme incontournable de la condition contemporaine ?

Le contexte de l'urgence climatique interpelle le milieu de la recherche à différents niveaux et incite les membres du corps professoral et étudiant, toutes disciplines confondues, à (re)penser les approches à la recherche et à l'enseignement et notamment aux études supérieures.

À l'instar des étudiants et des chercheurs qui s'interrogent sur l'engagement des universités face à la crise climatique et sur ce que veut dire enseigner dans l'Anthropocène, il semble impératif de réfléchir dans la foulée des questions évoquées plus haut aux

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

conséquences de ces interrogations sur la façon dont la recherche des projets doctoraux et postdoctoraux, ainsi que les offres de formations, doivent être conceptualisées.

En effet, la *question de l'urgence* climatique nous amène à repenser les relations disciplinaires et les concepts qui les animent, mais aussi les enjeux éthiques, politiques et pédagogiques qui sous-tendent ces questionnements. Comment repenser l'enseignement de façon à intégrer ces enjeux dans un contexte d'urgence ? Quel avenir pour les projets de doctorat et comment travailler de façon multidisciplinaire à la construction de propositions et à la recherche de solutions ? Comment aborder nos sujets de recherche de façon à penser la transformation sociale dans une optique de justice climatique ? Quelle(s) temporalité(s) et approches méthodologiques privilégier dans la recherche en contexte d'urgence climatique ?

En fait, la question de la formation nous ramène immédiatement à la question de l'anthropologie publique que le projet *Anthropen* met de l'avant en insistant sur les expérimentations méthodologiques, la prise de parole et l'engagement des anthropologues avec le public. En effet, il semble impossible dorénavant de penser la formation des futurs anthropologues et les modes de production de la connaissance en dehors d'une anthropologie publique et engagée qui sort des circuits néolibéralisés de production de la connaissance et qui s'arrime, s'associe à différents projets auxquels ces anthropologues participent. Ce n'est pas uniquement la mobilisation des connaissances qui doit prendre de nouvelles formes, mais bien une production de la connaissance du monde qui n'est plus seulement articulée sur la production d'une connaissance académique. L'exemple le plus évident me semble être la production artistique. Plusieurs exemples intéressants de coproduction de la connaissance viennent à l'esprit. Dans *Anthropology in the Meantime*, Fischer propose de lire l'ethnographie, la littérature, les films et la peinture ensemble, en construisant des tableaux de correspondances pour penser le contemporain. Parmi les exemples les plus connus, Bruno Latour a lui aussi fait appel à l'art (théâtre, peinture, etc.) afin de coconstruire des connaissances et d'engager un public plus large. À partir d'une exposition en Allemagne, il a coécrit *Critical Zone*, un ouvrage regroupant des textes, des illustrations, des dialogues tentant de repenser les notions de terrestre, de zones critiques, et de redéfinir « la géopolitique des formes de vie » dans l'Anthropocène (Latour et Weibel 2020) afin de comprendre les nouvelles cosmologies. Nous pouvons également penser aux travaux de l'école urbaine de Lyon et à l'exposition récente « Énergie/désespoir » au 109, à Paris.

L'urbain anthropocène s'inscrit directement dans cette relation au *terrestre.* Autrement dit, non plus seulement en termes de relation à l'espace et au territoire tel qu'il a été défini au XVII^{e} siècle, mais plutôt en termes d'occupation de l'espace à partir de relations, d'actions et de représentations qui les animent, rejoignant ainsi non seulement l'expérience de cette territorialité comme je l'ai mentionné plus haut, mais aussi les conditions d'habitabilité des espaces que nous occupons.

Cette transition vers le terrestre se fait à travers une série de critiques épistémologiques en science sociales, dans les relations interdisciplinaires et bien sûr du projet anthropologique. C'est ce qu'ont montré et le mouvement postcolonial et Chakrabarty (2009) en insistant sur la provincialisation de l'Europe. C'est aussi ce que sou-

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

ligne Charbonnier en insistant sur les conditions *sine qua non* qui nous permettront d'abandonner un régime de souveraineté fondé sur l'ubiquité territoriale : « la dénaturalisation et la provincialisation de l'Occident comme expérience historique, comme autorité scientifique et comme modalités de rapport au monde aboutit à une cartographie conceptuelle au sein de laquelle anciens paradigmes de souveraineté, de la propriété, de la production et de l'autonomie comme extraction d'un sujet collectif à l'égard de la nature, deviennent littéralement étrangers […] » (Charbonnier 2020 : 389).

Ces réflexions de Charbonnier et celle de Latour sur le terrestre (Latour 2018) nous encouragent à repenser l'habitabilité de la terre ou plutôt les modes d'habitabilité et d'urbanité comme questions essentielles.

L'anthropologie critique a les outils pour nous aider à comprendre et analyser ces nouvelles conditions d'habitabilité, à mettre en lumière les enjeux écologiques qui se structurent dans les urbanités. Ainsi, comprendre l'émergence de ces nouveaux enjeux de classes à l'instar de Schultz, la mobilisation citoyenne et les marges urbaines ou encore le métabolisme urbain, le commun, le travail, le *care*, etc., trace la voie vers une nouvelle anthropologie ou en tout cas une nouvelle anthropologie urbaine fondamentalement post-disciplinaire.

À la lumière de la crise climatique à l'ère de l'urbain anthropocène, il n'est plus possible de penser le monde en termes d'intérieur et d'extérieur, de ville séparée de la nature. Il n'est plus possible également de réfléchir aux questions des inégalités sociales sans penser leur relation à l'espace et donc à l'environnement urbain : habitat éducation, chaîne alimentaire, travail. Pour ceux qui en doutent encore, le virus Covid-19 nous a fait la démonstration de l'arrimage de l'espace aux inégalités sociales et des processus urbains à la crise environnementale. La question demeure donc comment penser la vie dans un monde qui sera capable de réconcilier l'économie avec l'écologie, le travail avec le *care* ou encore la cité avec le commun. En réfléchissant dans ces quelques pages à la notion d'urbain anthropocène, je réfléchis bien sûr un peu à ce projet utopique et, pour reprendre un mot récent de Latour (2021), au fait qu'« un jour il faudra penser à quitter le XX^{e} siècle ».

Références

Aït-Toutati, F., A. Arènes et A. Grégoire (2019), *Terra Forma. Manuel de cartographies potentielles*, Paris, Éditions B42.

Agier, M. (2020), « Que serait un urbanisme populaire ? Faire ville, faire communauté (1/3) », *AOC*, 9 février 2020.

Working Group on The Anthropocene : Result on Biding wote, (2019). URL : http://quaternary.stratigraphy.org/working-groups/anthropocene/ (Consulté sur Internet le 16/11/2021)

Appadurai, A. (1996), *Modernity At Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Berques, A. (2010), *Milieu et identité humaine : Notes pour un dépassement de la modernité*, Paris, Éditions Donner lieu.

Brenner, N. et C. Schmid (2015), « Towards a New Epistemology of the Urban ? », *City*, vol.19, n^{os}2-3, p. 151-182. https://doi.org/10.1080/13604813.2015.1014712

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Brenner, N. (2014a), « Introduction : Urban theory without an outside », dans N. Brenner (dir.) *Implosions/Explosions : Towards a Study of Planetary Urbanization*, Berlin, Jovis, p. 14-33.

Brenner, N. (dir.) (2014b), *Implosions/Explosions : Towards a Study of Planetary Urbanization*, Berlin, Jovis.

Brenner, N. (2016), *Critique of Urbanization : Selected Essays*, Bâle et Boston, Birkhauser Verlag/Bauwelt Fundamente Series.

Brenner, N. (2018), *New Urban Spaces : Urban Theory and the Scale Question*, New York, Oxford University Press.

Chakrabarty, D. (2009), « The Climate of History : Four Theses », *Critical Enquiry*, vol.35, p.197-222.

Charbonnier, P. (2020), *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte.

Crutzen, P. et E. Stoermer (2000), « The Anthropocene », *IGBP Global Change Newsletter*, vol. 41, p. 17-18. http://www.igbp. net/publications/globalchangemagazine/globalchangemagazine/globalchange-newslettersno4159.5.5831d9ad13275d51c098000309.html

Descola, P. (2018), « Chapitre 1. Humain, trop humain ? », dans R. Beau et C. Larrère (dir.), *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 19-35.

Gordillo, G. (2019), « The Metropolis. The Infrastructure of the Anthropocene », dans K. Hetherington (dir.), *Infrastructure, Environment, and Life in the Anthropocene*, Durham, Duke University Press.

Haraway, D. (2016), *Staying With the Trouble : Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press.

Harvey, D. (2004), « L'urbanisation du capital », *Actuel Marx*, vol.35, n°1, p. 41-70. https://doi.org/10.3917/amx.035.0041

Hetherington, K. (dir.) (2019), *Infrastructure, Environment, and Life in the Anthropocene*, Durham, Duke University Press.

Ingold, T. (1993), « Globes and spheres », dans K. Milton, *Environmentalism*, New York, Routledge, p.31-42.

Latour, B., I. Stengers, A. Tsing et N. Bubandt (2018), « Anthropologists Are Talking – About Capitalism, Ecology, and Apocalypse », *Ethnos*, vol.83, n°3, p. 587-606. https://doi.org/10.1080/00141844.2018.1457703

Latour, B. (2015), *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte.

Latour, B. (2017), *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.

Latour, B. (2021), *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte.

Lefebvre, H. (2009), *Le droit à la ville*, Paris, Economica.

Moore, J. (2015), *Capitalism in the Web of Life : Ecology and the Accumulation of Capital*, New York, Verso.

Moore, J. (2016), *Anthropocene or Capitalocene ? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press.

Moore, J. (2018), « The Capitalocene Part II : Accumulation by Appropriation and the Centrality of Unpaid Work/Energy », *The Journal of Peasant Studies*, vol.45, n*o*2, p. 237-79.

Paquot, T. (2020), *Mesure et démesure des villes*, Paris, CNRS éditions.

Stein Pedersen, J.V., B. Latour et N. Schultz (2019), « A Conversation with Bruno Latour and Nikolaj Schultz : Reassembling the Geo-Social », *Theory, Culture & Society*, vol.36, n°s.7-8, p.215-230. https://doi.org/10.1177/0263276419867468

Rosa, H. (2012), *Aliénation et accélération*, Paris, La Découverte.

Sassen, S. (1991), *The Global City : New York, London, Tokyo*, New Jersey, Princeton University Press.

Sennett, R. (2019), *Bâtir et habiter. Pour une éthique de la ville*, Paris, Albin Michel.

Steffen, W., W. Broadgate, L. Deutsch, O. Gaffney et C. Ludwig (2015), « The Trajectory of the Anthropocene : The Great Acceleration », *The Anthropocene Review*, vol.2, n°1, p. 81-98. https://doi.org/10.1177/2053019614564785

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Truong, N. (2021), Entretien avec Bruno Latour : « L'écologie c'est la nouvelle lutte des classes », *Le Monde* https://www.lemonde.fr/idees/article/2021/12/10/bruno-latour-l-ecologie-c-est-la-nouvelle-lutte-des-classes_6105547_3232.html (Consulté sur Internet le 06/09/2022)

Tsing, A. (2004), *Friction : An Ethnography of Global Connection*, New Jersey, Princeton University Press.

Tsing, A., A. Mathews et N. Bubandt (2019), « Patchy Anthropocene : Landscape Structure, Multispecies History, and the Retooling of Anthropology : An Introduction to Supplement 20 », *Current Anthropology*, vol.60, n°S20, p. 186-197.

United Nations (2017), *New Urban Agenda*. Quito, Habita III Secretariat. URL : http://habitat3.org/the-new-urban-agenda (Consulté sur Internet le 01/09/2021).

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505